

LE PIONNIER DE L'ASSOMPTION

JOURNAL POLITIQUE, AGRICOLE LITTÉRAIRE ET COMMERCIAL

VOL. V.

NAPOLÉONVILLE, DIMANCHE 29 AVRIL 1855.

NO 30

LE PIONNIER DE L'ASSOMPTION.

PUBLIÉ PAR

AMADEO MOREL.

DIMANCHE 29 AVRIL 1855.

Conditions du Journal:

ABONNEMENT.—L'abonnement est payé d'avance.
POUR UN AN : : : : : \$5 00
POUR SIX MOIS : : : : : 3 00

AGENTS DU PIONNIER.

N.-O. — M. E. Eude, Passage de la Bourse, No 85, encoignure Conti.
ASCENSION — MM. Richard & Templet.
RIVIERE-NEUVE — M. Firmin Duplessis.
IBERVILLE — M. J. Breaux.
ST-JACQUES — M. Auguste Thérifot.
ST-JEAN-BAPTISTE — M. Edgard Perret.
ST-CHARLES —
POST-BREAUX, At. Edmond Bailliard.
THIBODAX — M. Adolphe Blanchard.
HOUMA — M. F. Gagne.
ST-MARIE — M. Etienne Penisson.
ASSOMPTION — G. Rodriguez, Café Star.
BELLE-RIVIERE — M. Pierre Thérifot.
PAINCOURVILLE — M. C. J. E. Guthier.

Dans les paroisses où nous n'avons pas nommé d'agents, nous prions les Maîtres de Poste de vouloir se charger de l'agence de notre feuille.

ANNONCES: Pour les insertions, annonces à la. etc., les conditions sont les suivantes.
Par dix lignes, pour la 1ère insertion \$1 00
Pour les insertions suivantes : : : : : 50

Tout abonné qui verra suspendre son abonnement, devra prévenir, par écrit, l'éditeur quinze jours au moins, avant l'expiration du trimestre.

On exécute à l'imprimerie du Pionnier, et ce aux prix les plus modérés, toutes espèces d'ouvrages typographiques, (Jobs) tels que, CARTEES, FACTURES, PAMPHLETS, BLANCS, ETC., ETC.

NOUVELLES.

Les conférences de Vienne semblent avoir été interrompues fort à-coup à cause des difficultés insurmontables qui se sont élevées sur la troisième clause. Il n'est pas probable que le czar consente à abandonner son pouvoir sur la mer Noire, et le départ du message pour chaque gouvernement ne peut avoir aucun résultat amical. Le nouvel empereur ne peut pas plus se soumettre à un traité humiliant que Napoléon ne peut consentir à conclure une paix peu honorable. La conférence est une comédie, et l'Europe commence à s'en apercevoir.

Il n'a pas encore été reçu de détails sur l'attaque du 19 Mars. Il paraît que les Français et les Russes réclament la victoire. On rapporte encore que Mentschikoff est mort. De graves événements doivent avoir lieu sous peu; la frégate anglaise la *Viper* avait détruit la tour Martello et les casernes de Djimitri élevées par les Russes entre Anapa et Kestch.

Le Comité d'instigation de Rosbeck continuait ses séances. — Le Rév. S. G. O'berne, qui est revenu dernièrement

de l'Est a dit dans son témoignage que l'on avait laissé positivement mourir d'inanition les soldats anglais blessés et malades au nombre de plusieurs centaines de mille. Une telle négligence est presque sans exemple; ceux qui s'en sont rendus coupables auront probablement un compte terrible à se rendre. Le Président Pierce et une partie de son cabinet sont en apparence d'humeur belliqueuse. Le commodore McCauley a été expédié au golfe du Mexique dans la frégate à vapeur San Jacinto à l'effet de demander à l'Espagne satisfaction des indignités récentes qui ont été commises sur des navires américains. L'escadre se compose du San Jacinto, du Susquehanna vapeur, du Portsmouth, Cayenne, Falomouth et Saratago. On déplore une grande activité dans les chantiers à Washington et l'impression générale est que le Président veut agir avec vigueur. Il est pourtant douteux que la guerre s'ensuive, quoique les procédés hautains de Concha donneraient lieu de croire qu'il désire mener les affaires à une crise.

Un croiseur espagnol a encore tiré sur un navire américain le P. R. Hockburn.

Il paraît d'après les preuves qui ont été recueillies par le Comité de Rosbeck que les hôpitaux français en Crimée, à la différence des hôpitaux anglais étaient très proprement tenus qu'ils étaient pourvus de tous les articles nécessaires, que les malades et les blessés y recevaient les soins convenables et que les prisonniers russes y étaient parfaitement traités.

LE SECRET

DE LORD DUNDONALD.

Ce secret est de nature à faire éclater comme une bombe toute oreille où il tomberait. Jamais il n'y en eut de plus terrible, et pour n'avoir pas cent fois fait explosion depuis qu'il le porte en lui-même, il faut que lord Dundonald soit construit d'une matière inconnue, plus solide que le fer et le bronze.

On a parlé du feu grégeois, des fusées à la congère, des boulets asphyxiants de mille autres inventions irréalisables qui ont sauté un vaisseau à trois pont comme une coquille de noix, qui renversait des remparts de granit comme des capucins de cottes et rallait d'un coup des régiments entiers. Tout cela n'est rien auprès de la découverte de lord Dundonald. Elle est plus irréalisable encore; avec son secret lord Dundonald est le maître du monde. Mais quel est ce secret?

Lui seul peut le dire et il demande à s'en expliquer devant une commission que nommerait le gouvernement anglais. Lord Dundonald vient d'adresser une pétition à ce sujet.

Tout ce qu'on sait pour le moment, c'est que le noble lord se charge de prendre Sebastopol et Cronstadt en un seul jour. Il place un gobelet sur ces deux muscades et les escamote. Une,

deux, ! Et pourtant ce ne sont pas des muscades à glisser dans la manche ou à cacher entre le pouce et l'index. Combien donnerait Robert-Houdin pour apprendre ce tour? Tout dépend du gobelet, et voilà où git le secret de lord Dundonald.

Il doit y cacher la foudre, et encore je ne sais pas si la foudre se chargerait de détruire les fortifications de Cronstadt et de Sébastopol en quelques heures. Lord Dundonald n'est pas un homme, c'est lord Jupiter Tonnant.

Dans sa pétition au parlement anglais il assure que sa découverte date de 1811. Considérez que nous sommes en 1855, c'est-à-dire il y a quarante-quatre ans que lord Dundonald possède un secret qui met à sa merci toutes les fortifications de l'Europe, pour ne parler que de celles-là et qui n'en a point abusé. Rare exemple de désintéressement qui l'honore, en même temps qu'il nous rassure un peu pour l'avenir.

Ainsi depuis quarante quatre ans nous étions sans nous en douter entre les mains de ce formidable inventeur.

Les Anglais sont fatigués et lorsqu'ils ont le spleen, ils ne manquent pas leurs distractions. Il pouvait prendre fantaisie à lord Dundonald de venir avec son gobelet en poche faire un tour de promenade sur le continent. Le lendemain de son débarquement sur les côtes de Bretagne on lisait dans les journaux :

« Un fait inouï, inexplicable et incroyable, auquel il est impossible de croire même après l'avoir vu, vient de plonger tout le pays dans la stupeur et l'épouvante. Brest a disparu cette nuit, sans qu'on puisse expliquer un tel phénomène. Les forts, les batteries, l'arsenal, la ville entière, tout s'est évaporé comme par enchantement. La population se presse sur la place aujourd'hui vide où fut notre premier port militaire. « Campos ubi Troja fuit. »

« La justice informe, mais jusqu'ici ses recherches sont restées sans résultat.

Huit jours après on lisait dans les mêmes journaux :

« C'est à en perdre la tête. Cherbourg a disparu cette nuit, comme il était arrivé à Brest la semaine dernière; il ne s'en retrouve pas une seule pierre.

« On reste confondu devant un pareil événement.

« Admettre qu'un voleur ait pu enlever la ville et la mettre dans sa poche serait de la débauche cependant on a pris le parti de fouiller toutes les personnes suspectes; bien entendu qu'on n'a rien trouvé. Une descente opérée dans une maison désignée à la police a amené la découverte d'un certain nombre de pierres de différentes grosseurs, qu'on pouvait supposer venir du port de Cherbourg; mais il a été prouvé qu'elles appartenaient à un membre de l'Académie des sciences, et que c'étaient des échantillons minéralogiques.

« On commence à croire qu'il doit y avoir de la sorcellerie dans de pareils faits qui défient toute explication.

« Inutile d'ajouter que c'était lord Dundonald qui, pour se distraire, s'amusa à escamoter toutes les villes qui se trouvaient sur son passage. Heureusement il n'a pas cédé à cette tentation.

« Voilà pour le passé, mais qui nous garantit l'avenir? L'Europe justement alarmée supplie le parlement anglais de

prendre en considération la demande de lord Dundonald et de faire examiner sa découverte par une commission spéciale. Il faut qu'on sache enfin à quoi s'en tenir sur ce terrible secret. Jusque-là l'Europe ne respirera pas.

CLEMENT CARAGUEL.

(Charivari.)

VARIÉTÉS.

LES PATRONS DES JOURNAUX.

A TOUS CEUX QUE CELA INTERESSE.

« Cette chose que l'on appelle patronage est une chose singulière, dit le *Sin* de Halifax; quel qu'un a fort bien remarqué qu'elle est composée d'autant de couleurs que l'arc-en-ciel, et qu'elle est aussi changeante que les reflets du caméléon.

« Un homme s'abonne à un journal, et paie d'avance—il revêt chez lui, et lit toute l'année avec l'orgueilleuse satisfaction que le journal est sa propriété. Il donne une annonce et paie, voilà le patronage.

« Un autre homme dit: «Placez mon nom parmi vos abonnés,» et s'en va comme s'il avait payé. Il vous prie d'annoncer—mais ne parle pas du paiement. Le temps passe, votre patience est épuisée: vous le pressez; il se met en belle colère—quel-quefois il vous paie—quel-quefois il ne paie pas.

« Un autre homme a été quelque temps votre abonné. Il se fatigue de vous et il a besoin de changer. Il pense qu'il lui fait un autre journal. Il abandonne le votre et vous fait un mauvais nom. Un de ses journaux vous est renvoyé avec ce mot: «refusé.» Le payer, le dernier de ses soucis. Après quelque temps, vous examinez son compte et lui envoyez une note de «balance due,» mais il ne le paie pas—vous traitez avec un dédain silencieux. Quelques personnes appellent ainsi cela patronage.

« Un autre homme réside près de vous—il ne prend jamais votre feuille—elle est trop petite—n'aime pas le rédacteur—n'aime pas ses principes—trop aristocratiques, trop démocrates, son premier est trop violent—la littérature est trop sèche ou trop vers, ou toute autre chose—pendant il va régulièrement chez ses voisins et la lit—trouve des fautes dans son contenu, critique sa position—débatte contre les types, l'encre et le papier. Accidentellement il trouve un article de son goût, achète un numéro par trimestre. C'est aussi le patronage.

« Un autre homme dit: que la vie d'un telle homme vous fait de bien, vient, et dit: l'année de mon abonnement est sur le point d'expirer, je vais vous payer pour une nouvelle. Ensuite, il se retire. C'est du patronage, mais qu'il est rare!

« Un autre homme s'abonne—vous prie de vouloir bien le lui envoyer; il le reçoit régulièrement, le lit soigneusement, le loue chaque fois qu'il vous voit comme un excellent journal, vous souhaite du succès espère que d'autres s'y abonneront et l'encourageront, se sent désappointé s'il ne sort pas régulièrement, et le premier se plaint de sa non-apparition—il peut faire tout cela; cependant il ne songe jamais à vous payer, à moins que vous ne l'importuniez, et alors il vous renvoie avec de

belles promesses. C'est aussi du patronage très commun.

« Le patronage n'est-il pas une chose curieuse? Et à ce grand jour où les hommes honnêtes obtiennent la récompense due à l'honneur, qui d'entre eux en-dessus énumérés obtiendra cette récompense?

PENSIONS.—L'Union de Washington dit que de tous les officiers et soldats qui ont servi pendant la guerre de la révolution, il n'en reste maintenant qu'environ mille qui tirent des pensions du Gouvernement.—Le nombre des Veuves des officiers et soldats de la Révolution qui reçoivent des pensions est d'environ six mille.

BAL.—Pour satisfaire aux termes d'un Charivari donné à un veuf qui épousait une jeune personne du voisinage... Un Bal a eu lieu samedi dernier, 21 courant dans la salle de M. Basse frères; de ce village. Rien n'avait été épargné pour rendre la fête agréable. On s'était procuré un orchestre choisi et tous les accessoires. La réunion fut une des plus brillantes qui se soient vues de longtemps dans l'endroit; les grâces les ris, la beauté s'était donné rendez-vous à ce Bal, et les élégants et fashionnables de l'endroit et des environs y formaient un nombre respectable. L'entrain, la gaieté l'animation régnaient dans la salle pendant toute la soirée. C'est ordinairement l'objet que produit un bon orchestre.

M. P. SOULE.

L'Hon. Pierre Soule est arrivé à la N.-O. avec sa famille, tous en excellent santé.

Ses amis se disposent à lui offrir une réception digne de lui.

M. Soule doit dans quelques temps faire des révélations sur les affaires diplomatiques importantes entre les Etats Unis et l'Espagne au sujet de l'île de Cuba.

LOIS DE L'ETAT.



N° 103. ACTE.
Pour incorporer la Compagnie du chemin de fer du Mississippi et de Lafourche.

SECR. I.—Il est décrété par le Sénat, et la Chambre des Représentants de la Louisiane réunis en assemblée générale: que Trasmont Landry, A. F. Rightor, E. E. Kittridge, Edouard Gaudin, père, W. Donaldson et P. H. Garey et leurs associés, sont et demeurent par les présentes constitués en un corps incorporé sous le nom et le titre de Compagnie du Chemin de Fer du Mississippi et de Lafourche pour les objets ci-après énoncés et sous les conditions et restrictions, et avec les droits, pouvoirs et obligations ci-après, peuvent et comme tels auront le pouvoir de faire tous actes nécessaires pour l'accomplissement particulier, et pour le travail efficace de

FEUILLETON.

LE MEUNIER D'ANGIBAUT

XI.

LE DINER A LA FERME.

M. Bricolin n'osa répliquer. Il tenait beaucoup à gagner la confiance de madame de Blanchemont et à ne pas lui donner mauvaise opinion de lui. Grand-Louis, qui vit le mouvement de Rose regarda Martelle avec un œil plein de feu qui semblait lui dire: Je vous remercie.

Le soleil brülait, et le diner, qui avait été copieux, touchait à sa fin. M. Bricolin, qui s'appesantissait sur sa chaise, grâce à une large réfection et à des rasades abondantes, eût voulu se livrer à son plaisir favori qui était de prendre du café arrosé d'eau-de-vie et entremêlé de liqueurs, pendant deux ou trois heures de la soirée. Mais le Grand-Louis, sur lequel il avait compté pour lui tenir tête, quitta la table et alla se préparer au départ. Madame de Blanchemont alla nlla recevoir les

adieux de ses domestiques et régler leurs comptes. Elle leur remit sa lettre pour sa belle-mère, et prenant le meunier à l'écart, elle lui confia celle qui était adressée à Henri, en lui pliant de la mettre lui-même à la poste.

—Soyez tranquille, dit-il, comprenant qu'il y avait là un peu de mystère; cela sortira ma main que pour tomber dans la boîte, sans que personne y ait jeté les yeux, pas même vos domestiques, n'est-ce pas?

—Merci, mon brave Louis,
—Merci! vous me dites merci, quand c'est moi qui devrais vous dire cela à deux genoux. Allons, vous ne savez pas ce que je vous dois? Je vas passer par chez nous, et dans deux heures la petite Fanchon sera auprès de vous. Elle est plus propre et plus douce que la grosse Chouette d'ici.

Quand Louis et Lapierre furent partis, Martelle eût un instant de détresse morale en se trouvant seule à la merci de la famille Bricolin; Elle se sentit fort attristée, et prenant Edouard par la main, elle s'éloigna et gagna un petit bois qu'elle voyait de l'autre côté de la prairie. Il faisait encore grand jour, et le soleil, en s'abaissant derrière le vieux château, projetait

l'ombre gigantesque des hautes tours. Mais elle n'alla pas loin sans être rejoint par Rose, qui se sentait une grande attraction pour elle, et dont l'aimable figure était le seul objet agréable qui pût frapper ses regards en cet instant.

—Je veux vous faire les honneurs de la garenne, dit la jeune fille; c'est mon endroit favori, et vous l'aimerez, j'en suis sûre.

—Quel qu'il soit, votre compagnie me le fera trouver agréable, répondit Martelle en passant familièrement son bras sous celui de Rose.

L'ancien parc seigneurial de Blanchemont, abattu à l'époque de la révolution, était clos désormais par un fossé profond, rempli d'eau courante, et par de grandes haies vives, où Rose laissa un bout de garniture de sa robe de mousseline, avec la précipitation et l'insouciance d'une fille dont le trousseau est au grand complet. Les anciennes souches des vieux chênes s'élevaient converties de jets, et la garenne n'était plus qu'un épais taillis sur lequel dominaient quelques sujets épargnés par la cognée, semblables à de respectables ancêtres étendant leurs bras noueux et et robustes sur une nombreuse et fraîche

postérité. De jolis sentiers montaient et descendaient des gradins naturels établis sur le roc, serpentaient sous un ombrage épais mais peu élevé. Ce bois était mystérieux. On y pouvait errer librement, appuyé au bras d'un amant. Martelle chassa cette pensée qui faisait battre son cœur, et tomba dans une rêverie en écoutant les rossignol, les linottes et les merles qui peuplaient le bocage désert et tranquille.

La seule avenue que le taillis n'eût pas envahi était située à la lisière extrême du bois, et servait de chemin d'exploitation. Martelle en approchait avec Rose, et son enfant courait en avant. Tout d'un coup il s'arrêta et revint lentement sur ses pas, indécis, sérieux et pâle.

—Qu'est-ce qu'il y a? lui demanda sa mère, habituée à deviner toutes ses impressions, en voyant qu'il était combattu entre la crainte et la curiosité.

—Il y a une vilaine femme là-bas, répondit Edouard.
—On peut-être vilain et bon, répondit Martelle. Lapierre est bien bon et il n'est pas bête.
—Oh! Lapierre n'est pas laid! dit Edouard, qui, comme tous les enfants,

admirait les objets de son affection.

—Donne-moi la main, reprit Martelle, et allons voir cette vilaine femme.

—Non, non, n'y allez pas, c'est inutile, dit Rose d'un air triste et sans pourtant manifester aucune crainte. Je ne pensais pas qu'elle était là.

—Je veux habiter Edouard à vaincre la peur, lui répondit Martelle demi-voix.

Et Rose n'osant la retenir, elle donna le pas. Mais lorsqu'elle fut au milieu de l'avenue, elle s'arrêta, frappée de terreur à l'aspect de l'être bizarre qui venait lentement à sa rencontre.

XII.

LES CHATEAUX EN ESPAGNE.

Sous le majestueux berceau, que formaient les grands chênes le long de l'avenue, et que le soleil sur son déclin couvrait de fortes ombres et de brillants reflets, marchait à pas comptés une femme ou plutôt un être sans nom qui paraissait plongé dans une méditation farouche. C'était une de ces figures égarées et abruties par le malheur, qui n'ont pas plus d'âge que de sexe.

(La suite au prochain numéro.)